

L'école en image

Diversité et démocratie

Jean De Munck, Marie-Claude Blais, Jean-Pierre Lebrun

Réactions et échanges

Frédéric Matriche : Je vous propose de passer au second thème de cet après-midi : diversité et démocratie. Dans son article paru il y a 4 ans qui s'intitule « Revisiter l'institution », Elena Lasida expliquait déjà que les crises d'aujourd'hui ont un impact sur nos institutions politiques, scolaires, familiales, européennes, etc. Selon elle, trois grandes caractéristiques définissent une institution efficace : la pérennité, l'encadrement et la légitimité. Afin d'éviter tout effet négatif, Elena Lasida préconise de mettre l'accent sur trois axes : les notions de renouvellement, de liberté et de diversité.

Cette dernière approche fait particulièrement écho à la réalité de nos écoles, de vos écoles.

Alors, la diversité, est-ce un processus démocratique ? Je vous propose de regarder cette seconde vidéo...

Vidéo

Alors, Jean De Munck, par rapport à ce que vous venez de voir, que retenir-vous de cette seconde vidéo ? Au début, on dit : « *un public scolaire de différentes origines, des publics différents, mais rassemblés au même endroit...* » C'est ça la diversité ?

Jean De Munck : C'est certainement ça la diversité, c'est la réalité qui nous est imposée. Mais ce qui me frappe dans les propos qui sont tenus, c'est qu'on dépasse le modèle de la tolérance. Bien sûr qu'il faut être tolérant à l'égard des autres...qui dirait le contraire ? Ça fait partie de la morale élémentaire. Mais la tolérance n'est pas un programme d'école. Il faut aller bien au-delà de la tolérance à l'égard des autres et de la simple coexistence des différences.

Ce qui a été dit dans cette vidéo, c'est qu'on s'occupe des gens, qu'on intègre les publics défavorisés, qu'on leur parle, qu'on ne disqualifie pas la religion qu'ils ont apprise dans leur famille à l'entrée de l'école. On ne disqualifie pas, on ne dit pas que ça ne vaut rien ou qu'on ne peut pas en parler. On en parle. C'est ça aller au-delà de la simple tolérance qui est malheureusement le programme du multiculturalisme qui est le plus souvent proposé. Je trouve que là, il y a vraiment quelque chose à travailler.

Deuxièmement, je trouve qu'on va au-delà du relativisme culturel. On dit clairement que tout ne se vaut pas. Le multiculturalisme conduit très vite au relativisme culturel. Tout se vaut. Tu crois en Dieu, en Mahomet, Bouddha...on s'en fiche. Non : ici, il y a une orientation. Toutes les valeurs ne se valent pas et il y a une orientation chrétienne. On affirme une ligne. Ça n'empêche pas du tout de s'occuper des autres et ça n'empêche pas du tout la tolérance. On va donc au-delà du relativisme culturel qui est la voie ouverte au nihilisme, ce qui guette aussi nos sociétés.

Une troisième chose, me semble-t-il, a rapport à la dernière intervention concernant l'identité chrétienne. Quand on réfléchit bien à l'histoire de l'école catholique (remontez aux 17^e, 18^e, 19^e siècles), nous étions dans une société qui n'était pas du tout diverse sur le plan culturel. Tout le monde était chrétien ou à peu près. Néanmoins, l'école introduisait dans ses programmes une multiculturalité, mais une vraie de vraie. Allez chercher vos vieux livres de *L'Illiade et l'odyssée*, vos vieux livres des poètes chrétiens, toute cette mythologie classique et lisez bien. Ce n'est pas du tout chrétien et c'est même anti-chrétien à bien des égards. On a enseigné ça dans les écoles catholiques pendant trois siècles sans se préoccuper du fait que cette culture était de l'autre côté de la Méditerranée et témoignait d'une autre civilisation qui n'était pas présente dans la société. Pourtant c'était enseigné comme une source infinie d'érudition, de sagesse et de philosophie.

Je trouve ça remarquable de penser que l'école a été une institution multiculturelle depuis, grosso modo, le 17^e siècle. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin du grec et du latin pour nous diversifier. Ils sont là les musulmans, les évangélistes, ils sont parmi nous. On peut parler avec eux et donc l'aventure multiculturelle continue sur d'autres bases. Je ne suis pas contre le grec et le latin...je rassure les profs de lettres parmi vous. Mais je veux dire que la multiculturalité vient des hommes et de la société.

Pensez à ceci : au fond, l'école a connu son dynamisme parce qu'elle s'est appuyée sur deux cultures. La culture qui venait du monothéisme chrétien et la culture qui venait de l'autre côté de la Méditerranée, à bien des égards, l'inverse.

Frédéric Matriche : Marie-Claude Blais, je vous propose de réagir à votre tour par rapport à ce que vous venez de voir dans cette vidéo. On parle de diversité, qu'est-ce que vous en pensez ?

Marie-Claude Blais : J'avais envie de passer mon tour parce que, vraiment, je ne sais pas ce qu'est la diversité. Là, je n'ai pas tout entendu, mais j'ai compris que c'était les handicapés et les valides, que c'était les religions différentes, que c'était la singularité de lui et d'elle, qu'il y avait des hommes dans les directeurs d'écoles et pas de femmes... Je ne sais pas à quelle diversité on fait référence. Pour moi, ce n'est pas un concept, c'est mou, on y met ce qu'on veut.

Alors, on l'a très bien vu dans la première capsule, ce n'est pas une négation des singularités, mais l'appui sur ces singularités pour valoriser les uns et les autres dans un travail commun. Ça, je le conçois très bien. Mais pourquoi parler de diversité si on ne sait pas de quelle diversité on parle ? Ça peut être un obstacle aussi. Il faut prendre en compte ces particularités donc dans un enseignement commun, ça pose des problèmes. Les enseignants le savent, ils ont besoin d'aide, ils ont besoin de soutien. Ils ne disent pas : « des problèmes avec la diversité », ils disent, « j'ai un problème avec tel enfant qui ne peut pas faire telle ou telle opération que je propose aux autres élèves ». Si on parle de diversité religieuse, effectivement, c'est autre chose encore. Et je pense qu'il faut garder à l'esprit que l'école commune – ça a été dit et redit – est là pour introduire tous les enfants à quelque chose de commun. Et donc, on prend en compte toutes les singularités et toutes les appartenances parce que ce ne sont pas que des singularités, ce sont des appartenances aux groupes aussi ou à des catégories, quelles qu'elles soient. Il faut bien les prendre en compte parce qu'on sait qu'elles peuvent faire obstacle, elles peuvent servir de frein. Elles peuvent être gênantes parce qu'on va instruire les enfants, les amener à quelque chose qui serait en contradiction avec ce qu'on croit dans leur famille ou ce qu'on leur a dit. Tout ça, il faut le savoir, mais on n'a pas à le prendre en compte en tant que tel dans la pratique de classe, me semble-t-il.

Frédéric Matriche : Jean-Pierre Lebrun, on entend Marie-Claude Blais qui est « ennuyée » de parler de diversité – « ennuyée » entre guillemets bien sûr. Qu'est-ce que vous en pensez par rapport à ce que vous venez de voir dans cette vidéo ?

Jean-Pierre Lebrun : Je suis surtout sensible à deux choses dans cette petite séquence.

D'abord, Lasida rappelle qu'il y a un autre mouvement que celui de tolérer l'autre. C'est très important parce que ça repose toute la question de l'altérité. Est-ce qu'elle est avant ou après moi ? Parce que celui qui va tolérer l'autre pense, implicitement, qu'il va rencontrer l'altérité chez l'autre. Le problème n'est pas là. Paradoxalement d'ailleurs, le modèle ancien disait quelque chose de plus juste que le modèle actuel. C'est dire que l'altérité est là avant. Chez chaque être humain, l'altérité est là avant celui qui vient d'arriver. Est-ce qu'on va encore le reconnaître ou pas ? Je trouve qu'au-delà de la question de la diversité, c'est la question de l'altérité qui est posée. Et ça va de pair avec la façon dont vous en parlez à deux, trois reprises dans votre livre : de la façon dont, aujourd'hui, il faut s'auto-enseigner, tout le mouvement de faire par soi-même. Il faut le promouvoir sauf que ça pourrait laisser penser que le savoir va être colonisé par celui qui apprend. Or en fait, c'est l'inverse qui doit se passer : c'est celui qui apprend qui doit être colonisé par le savoir. C'est lui-même qui doit se soumettre à ce qu'il est en train d'apprendre et qui va lui ouvrir des horizons. Imaginez un enfant qui arrive au monde ici qui aurait d'emblée l'idée de dire : « moi, je vais vous dire quelle langue on parle ». Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Il n'y a pas un enfant au monde qui fait ça. Tout enfant commence par être le lieu même où le discours qu'il entend autour de lui. C'est à partir de là qu'il va se construire. Donc, vous voyez que l'altérité est première. Ce matin, j'ai essayé de dire que dans le monde d'hier, il y avait une logique, une lecture de cette altérité première. Aujourd'hui, nous avons difficile, mais ce sera toujours bien l'altérité qui sera première. Et on va susciter beaucoup de difficultés.

C'est le deuxième point que je voulais dire. Des gens n'ont pas perçu ça ou n'ont pas été aidés à percevoir ça. Avec le monsieur de Philippeville qui se préoccupait de dire : « on va aider les jeunes qui sont moins bien outillés pour arriver à se faire », cela me semble une dimension, aujourd'hui, très, très importante. Ce qui me frappe beaucoup, c'est la diminution de la capacité des gens de s'identifier à l'autre. Je ne sais pas d'où ça vient, je ne peux pas l'expliquer comme tel, mais ça me frappe. Or, un enfant qui arrive démuné, en difficulté parce qu'il vient d'une autre culture ou peu importe les raisons, il a besoin de rencontrer un adulte qui est capable de s'identifier à lui pour lui demander en quoi il pourrait l'aider. Ça me semble très bien rendu par ce monsieur.

Frédéric Matriche : J'ai entendu dans la vidéo : « on a beaucoup de jeunes qui sont mal aujourd'hui, l'école doit être revue en profondeur... ». Elena Lasida parlait d'un futur imparfait, d'un « nouveau » possible, d'une utopie vers laquelle on doit tendre... Une réaction de l'un de vous trois ?

Jean De Munck : « Il faut revoir l'école en profondeur »... il faut voir dans quel sens. Il est certain qu'on se trouve devant un public qui vit des conditions culturelles de socialisation tout à fait nouvelles par rapport aux années '70. Les gens de ma génération ne se reconnaissent pas du tout dans le type de bain culturel et social dans lequel les élèves se trouvent. Ils sont en difficulté. Sont-ils plus en difficulté que les enfants de 1960 ? J'ai des doutes. Les enfants de 1960 étaient, eux aussi, dans d'immenses difficultés non prises en compte et non prises en charge. Surtout pas de nostalgie à l'égard d'une école qu'on avait de bonnes raisons de critiquer à la fin des années '60 et aux débuts des années '70.

Maintenant, que veut dire la prise en charge des élèves ? Effectivement, je pense qu'on est rentré dans une nouvelle grammaire et vouloir imposer un savoir absolument homogène à tous au même moment en vérifiant à la fin de l'année que tout le monde l'a bien acquis, cela me semble, en effet, une voie de transmission qui doit être profondément révisée. Donc, je ne plaiderai pas pour le retour à la forme scolaire classique sur base des souffrances que les enfants vivent aujourd'hui. Il faut prendre en compte ces souffrances et il faut probablement, comme il est dit dans la vidéo, partir de la diversité de la classe comme telle. Cela suppose

probablement une autre posture que celle de l'enseignant magistral. Donc, je suis d'accord : l'école doit « changer », mais changer par rapport à quoi ? C'est la question...

Frédéric Matriche : Jean-Pierre Lebrun, vous vouliez réagir ?

Jean-Pierre Lebrun : Il ne s'agit pas de penser ou de repenser que le modèle précédent était celui auquel on doit se référer. Ce n'est pas ça. Je pense que si elle doit se refonder, se reformuler, il doit y avoir une lucidité sur les enjeux. C'est ça qui me semble important. On a cru (certains y croient encore d'ailleurs) que si on avait à nouveau un « maître », ce serait utile. Ce n'est pas impossible, mais on ne peut pas espérer que cela revienne comme ça. En revanche, prendre en compte ce que représente la difficulté de l'apprentissage et ce que cela demande, ce que cela exige, voilà des choses sur lesquelles nous ne pouvons pas nous leurrer. C'est ça qui me semble essentiel.

Donc, je ne suis pas sûr que l'école doive complètement se remodeler. Tout le monde doit essayer de réfléchir dans le sens de son temps, mais on ne lève pas assez les méconnaissances, les occultations, les choses qu'on ne veut pas voir. Il y a vraiment un travail à faire dont on ne peut pas dire que les enseignants ne le font pas. Mais on peut le stimuler et le susciter d'autant plus que tous ceux qui essaient de réfléchir un peu à ça (je ne me sens pas seul là-dedans) ont bien difficile à repérer ce qui se passe. Ce n'est pas du tout quelque chose de simple. C'est d'une complexité assez inédite. C'est vraiment toute une logique qui change. Là-dessus, il faudra que l'école fasse comme tout le monde : qu'elle s'adapte et prenne ça en compte.